Document generated on 04/19/2024 8:59 p.m.

Les Cahiers des dix

Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876)

Deuxième partie : de la chronique à la réflexion

The Diaries of Pierre-Joseph-Olivier Chauveau's daughters (1855-1876). From chronicle to reflexion

Jocelyne Mathieu

Number 67, 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1024248ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1024248ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)
1920-437X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Mathieu, J. (2013). Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876) : deuxième partie : de la chronique à la réflexion. *Les Cahiers des dix*, (67), 75–105. https://doi.org/10.7202/1024248ar

Article abstract

As a follow-up to a previously published text about the diaries kept by the daughters of Pierre-Joseph-Olivier Chauveau and Marie-Louise-Flore Masse, this article seeks to shed light on a way of life and thinking characterizing young women during the Victorian period in Quebec. How did Flore, Éliza, Henriette and Honorine spend their time? Whether in Quebec City or Montreal, the consumer habits of this family reveal both their daily needs and their societal values. The daughters' writings also make it possible to follow the family's comings and goings and to grasp the rhythm of urban and social life at this time. A few of the diarists' reflexions offer insights into their innermost lives as well.

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876)

Deuxième partie : de la chronique à la réflexion

Jocelyne Mathieu

Dans le précédent numéro des *Cahiers*, nous avons fait connaissance avec les filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, premier titulaire du poste de premier ministre du Québec[1]. Les journaux de Flore (1855-1863), d'Éliza (1864), d'Henriette (1865-1870) et d'Honorine (1869 et 1876[2]) témoignent de leur pratique de diaristes, l'une à la suite de l'autre. Seules Henriette et Honorine ont écrit une même année, en 1869 ; Henriette a alors 18 ans et Honorine 15. Il faut se rappeler que la famille Chauveau, originaire de Québec, a déménagé à Montréal en novembre 1855 pour la poursuite de la carrière de Pierre-Joseph-Olivier comme surintendant de l'Instruction publique au Bas-Canada.

Les journaux personnels[3] livrent de l'information sur la vie de cette famille notable et malgré son apparente banalité, le quotidien est riche d'enseignement

1. « Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876). Une première approche », *Les Cahiers des Dix*, nº 66 (2012), p. 1-23.
2. Récit *a posteriori* du décès de sa mère dont nous avons traité dans un texte publié dans le précédent numéro des *Cahiers.*
3. Nous emploierons journaux personnels ou intimes selon les indications des diaristes et les styles adoptés. L'un ou l'autre terme convient dans le cas des journaux que nous étudions car ils répondent aux critères énoncés sur le sujet du fait que ce soient notamment des écrits

sur les faits et gestes qui caractérisent ses manières d'habiter, les us et coutumes de son époque et son réseau de sociabilité. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau est un intellectuel, politicien, une figure publique. Sa famille évolue dans un milieu où les livres et la lecture tiennent une place de premier plan, où les fréquentations et le commerce interpersonnel occupent une grande partie du temps. Les journaux personnels, comme source documentaire, invitent à plusieurs niveaux de lecture, rapportant à la fois des données factuelles, descriptives, nominatives, anecdotiques, laissant parfois paraître, deviner ou exprimer des émotions tout compte fait relativement contenues. La lecture de ces journaux québécois inédits[4] ramène à la référence incontournable qu'est le journal d'Henriette Dessaulles[5], surtout les deux premières années (1874-1876), les plus proches de celles pendant lesquelles ont écrit les sœurs Chauveau ; même si chaque journal personnel demeure intrinsèquement unique, certains rapprochements peuvent être faits.

Le présent texte poursuit l'exploration d'une source jusque là bien gardée et tente de mettre en lumière une manière de vivre et de penser de jeunes filles à la période victorienne au Québec. En raison de leur durée, les journaux de Flore et d'Henriette fournissent plus de matière que ceux de leurs sœurs. Celui de Flore s'apparente à la chronique. Henriette, pour sa part, se fait le devoir de tout rapporter fidèlement pour sa sœur Éliza, sa cadette de deux ans, entrée au couvent en 1865, afin que la vie familiale à laquelle elle a renoncé ne lui soit pas ignorée. Éliza laisse aussi un bref journal écrit pendant quelques mois de 1864[6]. En raison de la référence constante à la religion[7] et du ton de leurs écrits, plusieurs cahiers

---

privés, au je, qui ne visaient pas de diffusion, ce qui n'empêche pas des différences de style, reflet des personnalités. ALAIN GIRARD, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1963, p. 3-7 ; PHILIPPE LEJEUNE et CATHERINE BOGAERT, *Le journal intime, histoire et anthologie.* Paris, Textuel, 2006, p.138-142 ; BÉATRICE DIDIER, *Le journal intime.* Paris, PUF, 1976, p. 14-15 ; FRANÇOISE SIMONET-TENANT, *Le journal intime.* Paris, Téraèdre, 2004, 17-19 ; particulièrement pour le Québec, PIERRE HÉBERT (avec la collaboration de MARILYN BASZCZYNSKI), *Le journal intime au Québec. Structure, évolution, réception*. Montréal, Fides, 1988, p. 17-19.

4. Dans la préface de l'ouvrage de MALIK ALLAM, *Journaux intimes. Une sociologie de l'écriture personnelle*. Paris et Montréal, L'Harmattan (Logiques sociales), 1996, p. 7, PHILIPPE LEJEUNE affirme dans sa préface en parlant des textes des journaux personnels qu'« on ne peut lire que des textes publiés ». Il en est autrement avec les journaux des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau.
5. *Fadette, Journal d'Henriette Dessaulles 1874/1880*. Montréal, Hurtubise/HMH, 1971.
6. Le fonds compte deux cahiers d'Éliza couvrant du 23 janvier au 3 juillet 1864 dont nous avons traité dans le précédent cahier ; s'ajoute le 4 août pendant son séjour chez les Papineau.
7. « Le Québec de 1840 à 1940 n'a pas seulement subi le pouvoir religieux, il a également subsisté en tant que société religieuse. Il a subsisté en tant que société nationale religieuse intégrée à une économie de plus en plus moderne et participant exactement des rythmes

d'Henriette avaient été confondus avec ceux d'Éliza[8] ; ces ressemblances ont surtout marqué les premières années, car le style d'Henriette évoluera vers un journal un peu plus introspectif. Le journal de la benjamine Honorine ressemble un peu à celui de Flore étant assez descriptif et énumératif, mais il inclut des réflexions qui rejoignent parfois celles d'Henriette. Dans tous les cas, le style est « limpide », c'est à dire « naturel, sans fard ou apprêt » selon l'expression de Pierre Hébert[9], mais les textes ne présentent pas un souci littéraire évident bien que certains passages puissent être poétiques :

> Faudrait plutôt un pinceau qu'une plume pour décrire le tableau que nous présente ce matin la nature. Givre de l'hiver a cristallisé les arbres et les arbustes verts qui entourent les jardins sont chargés en une magnifique dentelle de glace. (Henriette, 28 janvier 1866)

Entrons dans le monde qui nous a été entrouvert, en commençant par présenter quelques éléments contextuels pour mieux suivre le fil des propos rapportés.

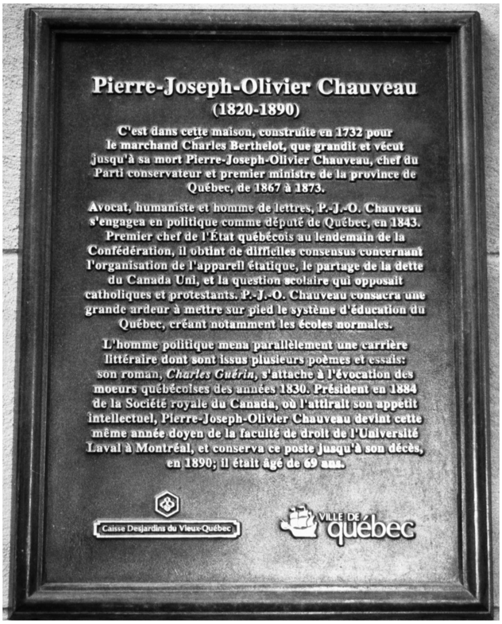
Vivre en ville

À Québec, la maison familiale des Chauveau était située au 46 de la rue Sainte-Anne à l'angle de la rue du Trésor[10], au cœur de la haute-ville de Québec, à proximité du couvent des Ursulines, de l'archevêché et de la côte de la Fabrique, lieux assidument fréquentés.

---

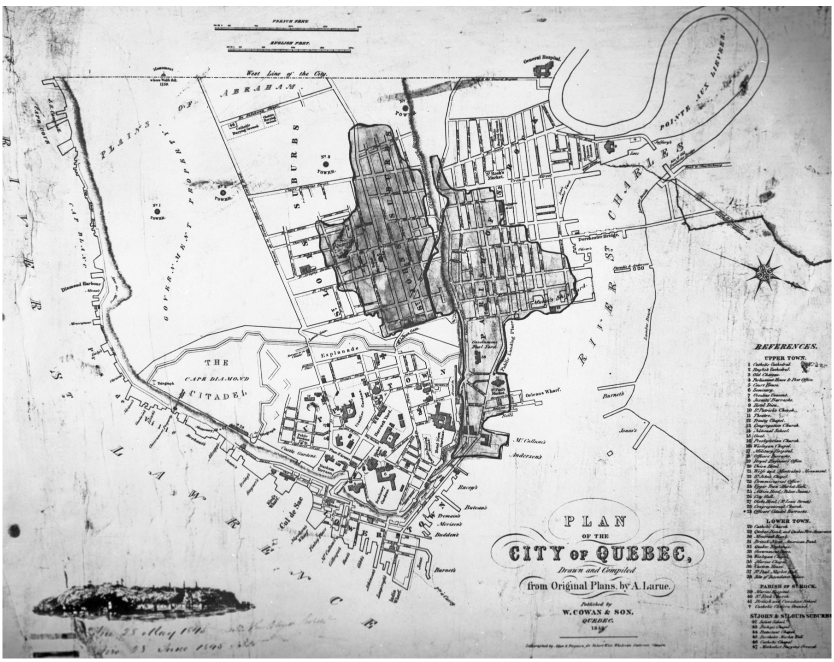
occidentaux de modernisation, d'industrialisation, d'urbanisation, et la religion a fait partie de ce vaste processus de transformation. », propos de Louis Rousseau recueillis par Stéphane Baillargeon : *Entretiens avec Louis Rousseau. Religion et modernité au Québec*. Montréal, Éditions Liber, 1994, p. 100.

8. Plusieurs cahiers avaient été associés à Éliza, probablement par Luc Lacourcière qui les a reçus aux Archives de folklore de l'Université Laval. La lecture des journaux a révélé qu'ils étaient plutôt de la plume d'Henriette.
9. Pierre Hébert, *Le journal intime...., op.cit,* p. 35.
10. Aujourd'hui le 22 rue Sainte-Anne.



Maison Charles-Berthelot, 22 rue Sainte-Anne Québec, résidence de la famille de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. (Inventaire architectural de la ville de Québec*)

Plaque-épigraphe apposée sur la façade de la maison habitée par la famille de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, maintenant boutique Le coin du Trésor, 22, rue Sainte-Anne. (Inventaire des monuments, Ville de Québec)



Plan de la ville de Québec en 1842. (Ville de Québec, B-342-1842)

---

* Nous tenons à remercier Nicolas Tremblay, technicien en documentation aux Archives de la ville de Québec, pour sa collaboration.

Les préparatifs du déménagement et l'installation dans une nouvelle demeure ont déjà retenu notre attention ; ils ont livré une certaine connaissance des biens domestiques et de quelques éléments du décor intérieur que l'évocation des achats, surtout par Flore, enrichit quant à la représentation des lieux et des manières de vivre au XIXe siècle.

Le 17 novembre 1855, Flore et sa mère rejoignent les autres membres de la famille déjà à Montréal. La maison du 44 de la rue Saint-Denis n'étant pas prête[11], ils sont d'abord logés au St-Lawrence Hall, rue Saint-Jacques.

St-Lawrence Hall Montréal carte postale P547, S1, SS1, SSS1, D2, P3275 / Collection Magella Bureau / Ville de Montréal, quartiers / Auteur inconnu, 1900-1960.

Quitter Québec signifie rompre des liens avec un réseau social solidement constitué. C'est aussi et inévitablement, changer ses habitudes. On aime Québec, ville de l'enracinement familial. Montréal apparaît de prime abord décevante, mais en assez peu de temps cependant, la grande ville séduit, notamment les tantes Masse, sœurs de leur mère, si importantes et présentes dans la vie de cette famille ; ces tantes s'y plaisent très rapidement car dès le 7 décembre 1855, à peine quelques semaines après être déménagées, Flore les dit « toutes enchantées de Montréal ».

11. Nos recherches ont révélé que cette maison n'existerait plus, du moins comme à cette époque, ce quartier du centre-ville ayant été beaucoup transformé.

Ce sera cependant beaucoup plus difficile pour l'épouse de Pierre-Joseph-Olivier qui s'ennuie de Québec comme le rapporte Flore, sa fille aînée, à quelques reprises durant les premières années suivant leur départ de Québec[12].

Flore raconte l'un des voyages à Québec- du 20 au 24 septembre 1856- avec sa mère. Cette fois, elles résident à l'Hôtel O'Neil[13] avant de s'installer chez une demoiselle Sirois. À l'occasion de ce retour périodique, elles visitent leur grande amie madame Duval ; elles y retournent prendre un *lunch* à plus d'une reprise. Elles vont aussi se recueillir sur la tombe d'Olympe, la deuxième enfant des Chauveau, la cadette de Flore. Durant ce pèlerinage, elles en profitent pour faire une visite à Monseigneur Cazeau[14] à l'évêché et retourner dans certains commerces comme chez Scott le confiseur. La famille Chauveau partagera sa vie entre ces deux pôles, allant périodiquement d'une ville à l'autre par affaire, en visite ou pour magasiner.

Plusieurs années s'écoulent avant de revenir à Québec pour les fonctions publiques de Pierre-Joseph-Olivier. La famille qui a connu l'abondance et la diversité qu'offre la grande ville, y retournera surtout lors d'occasions spéciales. Henriette rapporte le 2 septembre 1869 : « Maman est partie ce soir pour Montréal avec Pierre afin d'acheter les cadeaux de noces[15] » ; ils reviendront le dimanche suivant, le 5 : « Maman et Pierre sont arrivés de Montréal emportant mille choses magnifiques, cadeaux de noces[16], toilettes d'automne, nouvelles fraîches, puis aussi la décision qu'Honorine ira pensionnaire à Villa-Maria ».

Que ce soit à Québec ou à Montréal, les habitudes de consommation sont révélatrices non seulement de besoins individuels et familiaux, mais également des valeurs d'une société ; elles permettent aussi de suivre les allers et venues rapportés par les filles et de saisir le rythme de la vie urbaine à cette époque. Outre la nécessité circonstancielle d'acheter des meubles pour la nouvelle habitation, les pratiques de consommation pour se nourrir, s'occuper de sa santé et soigner son apparence sont fort instructives pour qui s'intéresse à la culture matérielle. Le

12. Novembre et décembre 1857.
13. H O'Neill, Ottawa Hotel, Sault-au-Matelot, l.t. BANQ, *Annuaires Marcotte*, *Quebec Directory*, Part II, p. 221.
14. Il s'agit de Charles-Félix Cazeau, grand vicaire de l'archidiocèse de Québec ; il a été porte-parole de l'épiscopat auprès du gouvernement. http://biographi.ca/fr/bio/cazeau_charles_felix_11F.html consulté le 30 septembre 2013.
15. Il s'agit des noces de Pierre avec Mary Meagher.
16. Cette escapade n'empêche pas Henriette, Flore, Honorine (Bibi) et Pierre d'aller dans les magasins de bijoux à Québec pour acheter d'autres cadeaux (Henriette et Honorine 18 septembre 1869).

journal de Flore et, de façon complémentaire ceux de ses sœurs, nous entraînent dans le circuit[17] des commerces qui les amène à arpenter la ville tout en permettant de s'y ancrer. À Québec, l'on fréquentait – sans grande surprise – les rues du Vieux-Québec dont la rue Saint-Jean et la Côte de la Fabrique. On va aussi à Saint-Roch, à la Basse-ville[18].

À Montréal, courir les magasins offre une bonne façon d'apprivoiser la ville par la rue Sherbrooke ou le faubourg Saint-Laurent notamment (Flore, 30 juin 1858). « Aller en ville » devient une expression consacrée. Les annuaires conservés aux Archives nationales fournissent les adresses des commerces avec quelques spécifications sans toutefois toujours faire paraître des annonces explicites[19]. Certaines boutiques ne sont pas précisément situées, mais il est tout de même intéressant de noter ce qu'on y trouve. Par exemple, Flore rapporte que le confiseur M. Hudon vend un moule de « blanc mange » ou blanc manger[20] avec de la vanille pour la petite Henriette qui est malade (13 novembre 1855). Le lendemain, le meublier Registe Bouchard, sis au 14 de la rue Sainte-Anne, prête des matelas pour pallier au mobilier en transit pour Montréal : « nous avons envoyé le reste du butin […] nous avons été obligés d'emprunter […]. »

17. Cette notion rejoint celle de « hauts-lieux » développée par Michel Maffesoli (« Pouvoir des hauts lieux », dans Pierre Delorme (dir.), *La ville autrement,* Québec, Presses de l'Université du Québec, 2005, p. 29-42) et reprise dans des recherches récentes portant sur la mémoire des espaces urbains dont l'étude de maîtrise de Frédérick Carrier sur l'ethnologie du quartier Saint-Sauveur au XXe siècle.
18. On marche la ville. Par exemple, Honorine « sort avec Henriette à St-Roch » le samedi 31 juillet 1869. Henriette relate un long parcours le 14 octobre 1869 à Saint-Roch puis dans le faubourg Saint-Jean et encore sur le chemin Saint-Louis et jusqu'à la porte Saint-Jean. Elle commente ainsi : « Est-ce assez marcher ? ».
19. Dans l'annuaire de Québec, M. Hamel et frères est inscrit avec la mention « A Wholesale dry goods clothing », 10 Sous-le-Fort st et 6 Mountain st ; les Chauveau y vont régulièrement, par exemple pour se procurer des mèches en cire (Flore, 8 novembre 1855). H.S. Scott s'affiche dans le Scott's building, rue Buade ; on y achète entre autres des poires, des biscuits et des biscotins pour le voyage (Flore, 15 novembre 1855) ainsi que des dragées françaises.
20. Les écrits des sœurs Chauveau, surtout à leurs débuts, présentent une orthographe irrégulière et très peu de ponctuation. Tout en respectant le vocabulaire et les expressions, nous normalisons la graphie pour faciliter la lecture.

Quelques marchands de Québec et de Montréal fréquentés par les Chauveau

PART II. QUEBEC DIRECTORY. 219

JOHN HENDERSON & Co.,

IMPORTERS AND MANUFACTURERS OF

HATS & FURS.

BUADE STREET, QUEBEC.

J. Henderson,
H. Marcou,
G. R. Renfrew.

Travelling Caps, Leather hat Cases, and Brushes, Straw Goods, India Rubber Clothing, and every other article in their line,

AT MODERATE PRICES.

N. B.—THE HIGHEST PRICE PAID FOR ALL KINDS OF RAW FURS.

HOLT & ENNIS,

FASHIONABLE HATTERS & FURRIERS,

BENJAMIN'S BUILDINGS,

Fabrique Street, Upper Town Market Place,

QUEBEC.

Intending purchasers will find it to their advantage to call on us before going elsewhere.

DAVID MERCIER,

FURRIER & DEALER IN SHIPPING FURS

AND

INDIAN CURIOSITIES,

GENERAL WOLFE'S CORNER,

QUEBEC.

« Chez Henderson & co, John, opposite French cathedral, Buade, on a acheté une petite casquette de martre. » (Flore, 7 novembre 1855).
BANQ, *Annuaires Marcotte de Québec et leurs prédécesseurs, 1822-1920*. McLaughlin's Part II, Quebec Directory 1855-1856, p. 219.

C. J. ARDOUIN,

IMPORTER.

GOLDSMITH & JEWELLER,

Watch & Clock Maker,

DEALER IN
Papier Mache Goods
&
HEATED WARE

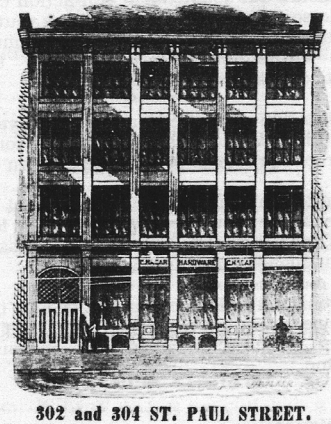
No. 60, St. John Street,

QUEBEC.

Pierre-Joseph-Olivier fait réparer sa montre chez C. J. Ardouin, 61, St John.
BANQ, *Annuaires Marcotte de Québec et leurs prédécesseurs, 1822-1920*. McLaughlin's Part II, Quebec Directory 1855-1856, p. 222.

HARDWARE MERCHANTS. 343

HARDWARE & STOVE WAREHOUSE.



302 and 304 ST. PAUL STREET.

MONTREAL, May, 1856.

SIR,—I beg leave to inform you that I have REMOVED to my New Store, 302 and 304, St PAUL STREET, (opposite Messrs. GREENE & SONS,) near McGill Street. In addition to my present Stock, I shall receive by the First Spring Vessels a very large assortment of

Hardware, Stove, Agricultural Implements, &c., &c.

GEO. HAGAR,

N.B.—Agent for Herring's Fire Proof Safes.

Flore va, avec son père, chez Hagar sur la rue Saint-Paul d'où provient leur nouveau poêle.
BANQ, *Annuaires Lovell de Montréal et sa banlieue (1842-1999)*. Business Directory 1856-1857, p. 343.

DRY GOODS MERCHANTS. 323

ROBERT CAMPBELL & CO.,

WHOLESALE FANCY & STAPLE

DRY GOODS STORE,

AND

CARPET WAREHOUSE,

Corner St. Francois Xavier & St. Sacrament Streets,

MONTREAL.

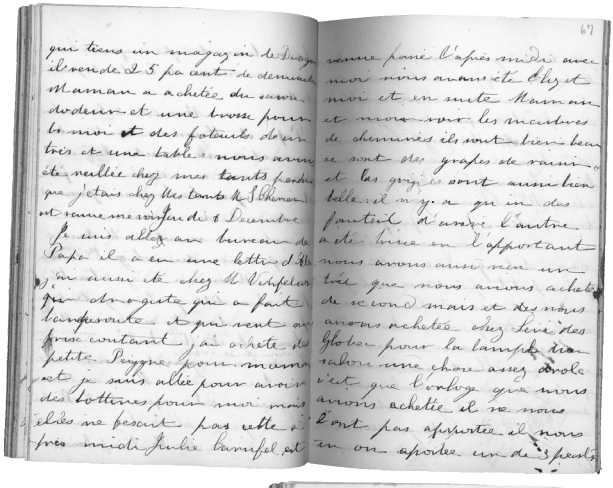
A large assortment of Steamboat Furnishings constantly on hand.

BANQ, *Annuaires Lovell de Montréal et sa banlieue (1842-1999)*. Business Directory 1856-1857, p. 323.

Certains commerces sont familiaux et se retrouvent à Québec et à Montréal. Il en est ainsi de Benjamin. *H. Benjamin Importers,* lequel est sis au 19 rue de la Fabrique à Québec ; on s'y procure de menus articles comme des bobines de fils (Flore, 13 novembre 1855) ou de plus importants effets tels que des tapis à Montréal, rue Saint-Jacques (Flore, 19 novembre 1855 et 5 juin 1858). Des précisions glanées au fil des cahiers fournissent quelques renseignements sur l'ameublement de la résidence Chauveau : une armoire à vaisselle de noyer noir, un lave-main et des tapis achetés par Pierre-Joseph-Olivier en 1855 chez Aubuchon, une berceuse pour la chambre d'enfants (Flore, 25 novembre 1855), un meuble de passage pour les chapeaux, des bois pour les rideaux, une toile cirée pour la table (Flore, 30 novembre 1855), un petit *set* d'assiettes pour Henriette (Flore,14 décembre 1855). Les filles accompagnent l'un ou l'autre de leurs parents à cette période d'installation et par la suite[21]. Elles iront aussi sans eux : plus tard « Je me suis acheté un ruban brun pour me faire un ornement de tête » (Flore, 28 novembre 1857) ; à deux, voire à trois, parfois avec l'un de leurs frères : Flore va en ville avec Pierre et s'achète une paire de bas noirs. (2 décembre 1857). À certaines occasions, l'une des domestiques fera la commission : « ce matin Anna est allée m'acheter du ruban rose et blanc et des gants blancs pour ce soir » (25 novembre 1857).

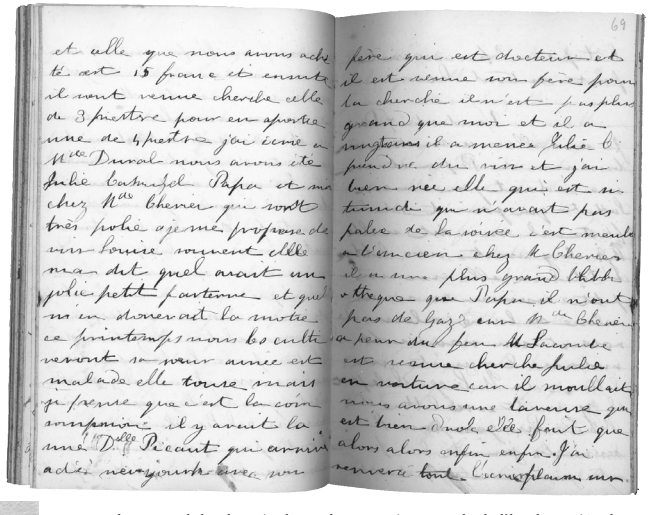
À Québec comme à Montréal, l'anglais tient une place prépondérante aussitôt qu'il s'agit de communication publique ; les annuaires en font la démonstration dans l'une et l'autre ville. Les habitudes rapportées véhiculent d'ailleurs des influences que l'on peut apparenter aux coutumes anglo-saxonnes prisées de la bourgeoisie. Les Chauveau côtoient beaucoup d'Anglophones, Pierre-Joseph-Olivier maîtrise la langue anglaise, ses filles l'étudient au couvent, le vocabulaire usuel[22] trahit le contexte anglophone de l'époque tout comme l'affichage des commerces. Il s'agit d'un trait caractéristique de l'époque : « Même les familles (comme les Papineau et les Dessaulles) dont on ne pouvait absolument pas dire qu'elles étaient « anglifiées » avaient […] un comportement plus proche de celui des Anglais que des Français[23]. » On prend le thé, le *Five o'clock tea*, à la maison, chez la voisine, chez les tantes et des amies. Flore, Henriette et Honorine, tant l'une que l'autre, rapportent cette pratique courante, des hommes comme des

21. Au moment du déménagement, Flore a 13 ans, Éliza 6 ans, Henriette 4 ans et Honorine un an.
22. Par exemple, la *pantry* (Flore, 26 nov 1855), *grocer* (Flore, 16 mai 1858), lunch et luncher- « Mad Duval est venue luncher avec nous » (Flore, 14 mai 1858). Et les commerces s'annoncent tous en anglais ; le phénomène est le même à Québec et à Montréal.
23. « Souvenir de Fadette », Louise Saint-Jacques Dechêne, *Fadette. Journal d'Henriette Dessaulles 1874/1880*. Montréal, Éditions Hurtubise/HMH, 1971, p.10.



67

qui tient un magasin de Dragon
il vend de 4 à 5 pa cent de demande
Maman a achetée du savon
d'odeur et une brosse pour
la moi et des fauteuils d'un
tris et une table. nous avons
été mallée chez mes tants pendant
que j'étais chez Mes tants M. S. Thomas
est revenue vers le 4 Décembre
je suis allée au bureau de
Papa il a eu une lettre d'Ab
j'ai aussi été chez M. l'chefelor
pis d'emplette qui a fait
l'emplette et qui vent au
prix courant j'ai acheté de
petite Peigne pour maman
et je suis allée pour avoir
des bottines pour moi mais
elles ne fesait pas cette a
très midi Julie Barnfel est
venue passé l'après midi avec
moi nous avons été chez et
moi et en suite Maman
et nous voir les ouvertures
de cheminées ils vont bien beau
ce sont des grapes de raisin
et les grapes sont aussi bien
belle il n'y a qu'un des
fauteuil d'arrière l'autre
a été brisé en l'apportant
nous avons aussi vu un
livre que nous avons achetés
de second mais et des nous
avons achetés chez Levi des
Globes pour la lampe Dian
sabor une chose assez drole
c'est que l'orbe que nous
avons achetée il ne nous
l'ont pas apportée il nous
en ont apportée un de 3 pieds



69

et celle que nous avons achetée est 15 france et ensuite
il vont venue chercher celle
de 3 pieds pour en apporter
une de 4 pieds j'ai écrit à
Mde Duval nous avons été
Julie Barnfel Papa et moi
chez Mde Chevier qui sont
très proche a je me proposa de
vis Louise vouvent elle
ma dit quel avait une
jolie petit fortune et qu'il
m'en donnerait la moitié
ce printemps nous les entre
verons si vous aurez est
malade elle tousse mais
je pense que c'est la coqueluche il y avait la
mère Dlle Picaut qui avait
adieu ne jour avec son
père qui est docteur et
il est venue voir père pour
la chercher il n'est pas plus
grand que moi et il a
vingt ans il a mener Julie B
pendre du riz et j'ai
bien vu elle qui est si
timide qui n'avait pas
parler de la soirée c'est meublé
a l'ancien chez M. Chevier
il a une plus grand bibli
otheque que Papa il n'ont
pas de gaz eux Mde Chevier
a peur du feu M. Lacombe
est venue chercher Julie
en voiture eux il mouillait
nous avons une tavernes qui
est bien drole elle fait que
alors alors enfin enfin j'ai
renversé tout. L'ennuyeux eux

Extrait du journal de Flore (5 décembre 1855) qui parle de l'horloge. (Archives de l'Université Laval)

Horloge de buffet, plaquée acajou, ayant appartenu à la famille de P.-J.-O. Chauveau. New Haven Clock Co. USA. Deuxième moitié du XIXe siècle. (Collections Université Laval (L.d.299))

femmes, tout au long de leur journal[24]. Parfois ces thés réunissent plusieurs personnes comme c'est le cas le dimanche avant leur départ de Québec (Flore, 4 novembre 1855)[25].

Occuper son temps

Des quatre filles, Flore, l'aînée, est celle qui participe le plus aux activités quotidiennes. Elle fait de la pâtisserie (13 novembre 1855) ; confectionne des « poignées de linge pour la cuisine », « arrange » les patates et le poulet et s'occupe de la petite Henriette (14 novembre 1855). Elle assiste la domestique Anna à faire un pâté aux huîtres (vendredi 16 novembre 1855). Malgré le deuil pénible qu'elle vit à la suite de la perte de sa sœur Olympe, Flore suit assez bien le rythme imposé. Une fois à Montréal, elle marque le linge à faire laver hors de la maison (26 novembre 1855). Chez sa tante Éliza, elle aide à faire « un bien joli chapeau de velours » (2 décembre 1855) et rend service à ses amies en montant un ouvrage au crochet (11 décembre 1855). En fille de bonne famille, Flore lit, joue du piano, brode, ce que feront aussi ses sœurs lorsqu'elles auront grandi. Ensemble, elles iront à la bibliothèque (Henriette 22 novembre 1867), faire des courses et des visites. La correspondance est aussi une activité fort importante, écrire des lettres et poster celles des autres (Honorine, 13 août 1869). « J'ai fait ce soir trois brouillons de lettres du jour de l'an, l'une à ma tante St-Gabriel, l'autre à ma tante Ste-Marie-Anne et l'autre enfin à ma tante St-Adalbert » (19 décembre 1865). Les activités scolaires tiennent aussi une certaine place particulièrement chez Éliza.

Les journaux des sœurs Chauveau varient au regard des accents privilégiés par l'une ou l'autre. Flore rédige des comptes rendus qui reposent sur deux trames principales : la sociabilité et la consommation. Elle rend aussi compte de la température et de l'état de santé des membres de la famille. Comme aînée, elle est une sorte de mémoire pour les autres d'autant plus que sa position l'entraîne dans le bouleversement du déménagement et l'installation à Montréal ; elle est aussi témoin des relations sociales tissées avec ses parents, et elle y participe, semble-t-il, avec plaisir. Flore sort tous les jours ; lorsque ce n'est pas le cas, elle

24. Flore écrit que tante Élisa (sic.) est venue prendre le thé le mardi 27 novembre 1855 et ses tantes Masse, le jeudi 13 décembre suivant, de même, le 28 septembre 1856. Plusieurs messieurs prenaient le thé au bazar du 29 décembre 1856. Monsieur de Lusignan viendra le prendre chez les tantes le 25 janvier 1857…

25. Claire Desmeules donne une fine description du rituel du thé, pause de fin d'après-midi et activité sociale appréciée de la société bourgeoise victorienne : *Un art de vivre. Le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*, sous la direction de John Porter, Musée des beaux-arts de Montréal et Musée de la civilisation à Québec, 1993, p. 137-138.

le mentionne comme quelque chose d'exceptionnel, soit qu'elle est malade ou parce qu'il fait trop mauvais. C'est par elle que l'on apprend beaucoup de l'environnement et du réseau des Chauveau. Flore parle peu du couvent, des aspects scolaires et note ses dévotions surtout le dimanche. Le style de son journal ne change pas beaucoup au fil des années. Les exordes se ressemblent : « aujourd'hui », ce matin » ouvrent le compte rendu. Elle décline ses sorties, ses rencontres, les visites.

Flore est celle qui semble s'ennuyer le moins, sauf d'Olympe sa sœur défunte. Néanmoins, comme Henriette Dessaulles, ces jeunes filles s'ennuient toutes à l'un ou l'autre moment : Henriette s'ennuie d'Éliza devenue religieuse et Honorine de ses frères partis au collège à Carleton ou de ses sœurs en vacances chez des amis. Heureusement pour Honorine, sa mère et ses tantes sont là : Honorine joue aux cartes avec sa mère et ses deux tantes (12 août 1869) ; très proche de sa mère, Honorine exprimera plus tard dans son journal le drame qu'est pour elle son décès. L'on s'ennuie aussi tout court et c'est l'occasion parfois de formuler quelques réflexions sur la vie : « Pourquoi s'attacher à des personnes et des choses qui dans peu de temps ne sont plus ? […] Pauvre tante[26], pauvre Élisa ! ! comme tout est changé et vide ! ! ! » (Henriette, 18 décembre 1865).

L'ennui fait néanmoins partie de la vie de ces jeunes filles qui le subissent comme étant inévitable ; elles sont formées à l'esprit de sacrifice. Honorine écrit le 28 août 1869 : « Cet après-midi, maman a parlé de me laisser aller pensionnaire à Montréal si Éliza y était. Je serais bien contente si cela arrivait. Je pense bien que je m'ennuierais, mais il faut bien faire de petits sacrifices si l'on veut pouvoir en faire de grands plus tard[27]. » Henriette, restée en retraite quelques jours à Villa Maria, rapporte les états d'âme d'Honorine qui, en effet, doit franchir une période d'adaptation :

> Mardi matin, Honorine a eu une crise d'ennui je dirais presque de désespoir. Je suis descendue à la ville où j'ai fait une infinité de choses …À mon retour, […] je m'attendais à trouver Honorine en larmes mais au contraire elle était tout joyeuse […] Le lendemain je devais partir. Mes dispositions étaient tristes. Elles n'ont éclaté

26. Il s'agit de la religieuse Sœur Saint-Adalbert.
27. Cette idée était répandue à l'époque ; on la retrouve dans d'autres journaux personnels comme celui d'Amélie Weiler, *Journal d'une jeune fille mal dans son siècle 1840-1859*. Strasbourg, Nuée Bleue, 1994, p. 47: « Ce sont les privations petites qui préparent aux grandes ». Je remercie Nicole Pellegrin de me l'avoir fait connaître.

> qu'en même temps que celles d'Honorine qui a montré beaucoup de courage. (Henriette, 1er octobre 1869)[28].

Lorsqu'une journée, surtout un dimanche, s'avère sans visite, le vide s'exprime : « Pas vu un chat, … journée ennuyeuse » (Éliza, dimanche le 24 janvier 1864) ; « Ce matin je me suis levée avec un poids d'ennui sur le cœur. J'avais hâte de me rendre à l'église. » (Henriette, 2 septembre 1869).

La religion est omniprésente dans la vie des Chauveau, elle scande leurs journées. Presque chaque matin, plusieurs d'entre eux vont à la messe, souvent aux vêpres, entrent en retraite : « Maman entre en retraite à la Providence » (Flore, 28 octobre 1856). On fréquente l'église, la chapelle des Ursulines, l'évêché et ce, jusqu'à plusieurs fois par jour ; de 1855 à 1869, l'une ou l'autre des filles rapporte ce va et vient quotidien, accentué le dimanche, par exemple cette journée d'Honorine :

> Ce matin j'ai communié et je suis allée à la grande messe. Après je suis allée sur la plate-forme[29]. Après dîner je suis allée aux Ursulines. J'ai lu puis je suis allée à vêpres. Plus tard j'ai lu et je suis allée à l'église. Après le souper j'ai fait ma prière maman et moi nous avons fait notre prière du soir et je suis sortie avec papa nous sommes allés à l'évêché voir Mr Bolduc ptre ; je le trouve très aimable. Après cette visite nous nous sommes rendus sur la plate-forme où nous avons marché avec le lieutenant-gouverneur. (Honorine, 8 août 1869)

Le lendemain, le lundi 9, alors que sa mère voulait aller communier mais n'en a pas été capable, Honorine ira à la messe et donnera des sous aux pauvres. Cette assiduité religieuse dépasserait-elle le contexte général de l'époque en ce sens que la famille Chauveau est souvent mise à l'épreuve, la santé de plusieurs de ses membres étant fragile, particulièrement celle de la mère. L'encadrement serré du couvent, l'éducation religieuse et la fréquentation des gens de robe peuvent aussi exacerber certains tempéraments sensibles. Ces pratiques sont si intégrées au quotidien que s'en abstenir impose une mention dans le journal : « Ce matin j'ai fait la paresseuse. Je n'ai pas été à la messe. » (Honorine, 7 août 1869).

---

28. En effet, Henriette et Alexandre conduiront Honorine au couvent : « Immédiatement après le déjeuner, nous sommes allés reconduire Honorine au couvent de Villa Maria (Henriette, 1er octobre 1869).

29. « La terrasse Dufferin à Québec a été de tout temps un lieu de sociabilité pour les résidents de la ville. […] Au début du XIXe siècle, le château Saint-Louis est reconstruit dans un style néoclassique, puis sera détruit par un incendie en janvier 1834 […]. Le gouverneur Durham fait alors raser les ruines du château, sur lesquelles il fait ériger une plateforme qui sera ouverte au public en 1838 et qui porte son nom. » http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article633/Terrasse_Dufferin_à_Québec.html#.Um_MNaVEw7s consulté le 29 octobre 2013.

À la différence d'Henriette Dessaulles, les jeunes filles Chauveau ne semblent pas porter de rébellion en elles…ou si peu. Elles sont plutôt inquiètes, parfois blessées, accablées d'une certaine pression, voire une oppression à notre regard du XXIe siècle[30]. Cette emprise et ce pouvoir de persuasion viennent particulièrement de leurs « tantes » religieuses qui ont une réelle influence sur elles :

> ma tante St-Gabriel qui m'en a repris assez libérément et m'a dit quelque chose qui m'a paru être vraie et m'a laissé une impression de tristesse. Cela regardait mon caractère. Dieu veuille qu'elle se soit trompée et que l'avenir ne réalise pas ce que j'appréhende si fort et ce qu'en maîtresse dévouée elle semble appréhender elle-même. Allons n'y pensons plus pour ne pas m'affliger davantage. (Henriette, 18 janvier 1866)

Cette tante St-Gabriel lui fait faire sa méditation dans le petit salon au couvent (samedi 6 avril 1866). Parfois, c'en est trop ; Marie-Louise-Flore Chauveau, leur mère, dit à Henriette qu'elle ne retournerait à l'Académie[31] que lorsque tante St-Gabriel lui promettrait de ne plus faire « de chagrins pareils » (1er décembre 1866). Malgré cela, Henriette va presque quotidiennement au couvent : pour aller à la chapelle, étudier ou pratiquer une pièce de théâtre, ou encore simplement pour parler : « je suis allée au petit office de ma tante St-Gabriel à qui j'ai longtemps très longtemps parlé et de choses que si je sais les mettre en pratique m'amèneront j'espère dans le chemin de la vertu. Elle m'a prêté un petit livre intitulé conférences avec Enfants de Marie. » (Henriette, 2 juin 1866). La fréquentation du couvent va donc bien au-delà des activités strictement scolaires ; cela fait partie de la vie quotidienne. Henriette va montrer une robe de nuit, tout juste terminée et qu'elle a elle-même brodée ; elle demande alors l'avant-midi pour travailler à une composition sur L'Académie Saint-Denis et ses souvenirs. (28 juin 1866). Même les jours de congé et pendant les vacances, elle retourne au couvent : « j'ai longtemps parlé à ma tante St-Gabriel. De cette conversation je suis sortie décidée à faire plus que jamais à faire la volonté de Dieu » (Henriette, 31 juillet 1866). Louis Rousseau affirme que « vers le milieu du dix-neuvième siècle, il y a un nous canadien catholique » et « à partir de 1840, il y a une revalorisation du religieux[32] », ce que rappelle aussi John Porter à propos du contexte de la société québécoise à l'époque victorienne alors qu'on assiste à « un prestigieux essor des communautés religieuses » durant la deuxième moitié du XIXe siècle[33].

---

30. « La présence des soutanes et des cornettes, des sermons et des sornettes est pourtant sensible dans les pages du journal de Fadette. Or, cinquante ans plus tard cette présence n'avait-elle pas pris l'allure d'une véritable répression ? ». Souvenir de Fadette, *op.cit.,* p. 11-12.
31. Il s'agit de l'Académie Saint-Denis.
32. Entretiens avec Louis Rousseau, p. 65 et 67.
33. John Porter, *Un art de vivre. Le meuble de goût … op. cit.,* p. 41.

Les couvents ou l'Académie[34] tiennent une place centrale dans la vie des jeunes Chauveau. Henriette relate le 29 août 1866 : « je profite de mes derniers jours de vacances car dans trois jours je rentrerai de nouveau sous le doux esclavage de la règle du couvent », rentrée qui se fera le samedi 1er septembre. Non seulement elles s'y instruisent, mais elles y développent des amitiés. Dans ce milieu éducatif sont accueillies plusieurs filles de familles connues, appartenant au même réseau que les Chauveau, par exemple Joséphine Caron (Flore, 18 sept 1856) et Marie-Louise Globensky[35]. Les parents fréquentent aussi beaucoup les religieuses. Toutes ces relations s'entrecroisent et constituent plusieurs cercles d'influences.

Socialiser : une obligation

Les relations de Chauveau sont étendues et plusieurs connaissances ne se contentent pas de les saluer dans la rue ou à la sortie de l'église, lieu de rencontres qui se prolongent souvent à leur maison ou qui favorise les invitations. Les visites, parfois annoncées ou impromptues, sont nombreuses et l'épouse de Pierre-Joseph-Olivier ne les accepte pas toutes[36]. Peut-être est-ce sa santé chancelante qui en est la raison ou la lourdeur des obligations qui s'exprime parfois ainsi. Néanmoins, comme la majorité de ces femmes de la bonne société, elle fréquente certaines activités spéciales comme des bazars (entre autres, 26-27 décembre 1856, 27 novembre 1857) et ses filles également. Ces bazars sont partout, y compris au couvent de la Congrégation de Notre-Dame où a lieu une « espèce de petit bazar après le concert ce qui m'a beaucoup rappelé Québec » (Flore, 5 février 1857).

La situation du père, de même que le contexte dans lequel vit la famille Chauveau impose un nombre remarquable de visites, d'invitations et d'activités qui exigent une capacité de vivre en société ; la sociabilité est alors une qualité essentielle à développer, ce qui fait souffrir Henriette : « Oh ! mais c'est affreux de n'être pas plus sociable que ça. Je ne sais vraiment ce que je suis destinée à faire. Le monde m'ennuie et en même temps le couvent est trop parfait pour moi. Oh ! mais pourquoi parler de cela Dieu doit me conduire ! » (24 août 1866). Comme elle l'écrit elle-même, Henriette cherche à s'échapper de ces rencontres qui ne lui plaisent pas : « Après le dîner pris chez Mde Desbarats je parvins au moyen d'un petit stratagème à m'échapper de chez elle pour venir ici ce qui me

34. Le couvent des Ursulines à Québec, Villa Maria et l'Académie Saint-Denis à Montréal.
35. Joséphine, fille de René-Edouard Caron, juriste et homme politique québécois ; Marie-Louise Globensky-Lacoste présentée au début de l'ouvrage de Denise Girard sur l'une de ses filles : *Thaïs. La voix de la lutte des femmes 1886-1963.* Québec, Septentrion, 2012, p. 21-24.
36. « M. Mad. Morin sont venus après la messe, mais maman ne les a pas reçus. » (Flore, dimanche 28 octobre 1855).

donna ma soirée libre ! » (31 août 1866). Elle aime être seule : « Une bonne journée encore. Oh ! que je les aime ces jours paisibles et doux où j'accomplis mon devoir et où je hais le monde. Ces jours où je peux à peine me mêler aux pensées, aux conversations mondaines » (7 septembre 1869) ; et encore mieux dans sa chambre : « Le diariste qui se retire dans sa chambre devant son cahier a le sentiment d'un tête-à-tête avec lui-même. Il s'isole, se ressource, reprend contact avec son moi profond »[37], d'autant plus que « la chambre de la jeune fille bourgeoise dans la seconde moitié du XIXe siècle est un refuge.[38] »

> gaité, chant et plaisir chez moi dans ma chambrette. Je viens de me baigner toute dans l'eau depuis ma tête et ma longue chevelure jusqu'à mes pieds. Oh ! que je me sens bien maintenant ! surtout que je suis toute chaude, que j'ai ma chevelure tressée et que j'ai l'air bien proprette. J'attends le dîner et j'ai bien faim. (8 septembre 1869).

Pourtant, elle accepte que certains jours soient exceptionnels ; dix jours plus tard, elle écrit : « Que de choses extraordinaires ! Cette visite du prince, ses amabilités pour nous tous, des honneurs, des fêtes, ce mariage ! [39] ».

La vie familiale est intense, les individus très attachés les uns aux autres, habitant à proximité les uns des autres. Par exemple, les tantes Masse demeurent proches de la résidence familiale sur la rue Saint-Denis à Montréal puisqu'on peut s'y rendre à pied (Flore, 18 novembre 1855). Néanmoins, la vie est partagée entre le privé, si peu intime, et le public. Les parents Chauveau se font accompagner de leurs enfants lors de visites, de soirées, de magasinage et de promenades, notamment sur la « plateforme ». Flore, Henriette et Honorine iront s'y promener avec leur père[40]. Contrairement à la situation d'Henriette Dessaulles, la relation parents-enfants est bonne et, dans la mesure du possible, lorsque la mère n'éprouve pas d'indispositions et que le père n'a pas à s'éloigner pour son travail, ils partagent des moments agréables avec eux.

> Papa m'a lu presque malgré moi une poésie anglaise je l'ai beaucoup aimée cette touchante plainte de la jeune Marcella. Ensuite de cela nous avons eu papa et moi une petite conversation de littérature, de science et de piété. Nous avons parlé de

37. Philippe Lejeune, préface de l'ouvrage de Malik Allam, *op.cit.*, p. 8.
38. Claire Desmeules, *op. cit.,* p. 253.
39. Il s'agit du mariage de leur frère Pierre avec Mary Meagher, le lundi 2 septembre 1869 à Carleton.
40. Par exemple, Honorine ira le 28 juillet 1869, les 4, 5, et 8 août de la même année, cette fois avec le lieutenant-gouverneur.

> Maurice de Guérin[41], du récit d'une sœur, aussi des volcans, puis de la confession et du néant, de toute chose humaine. Je lui ai dit la religion c'est si bien notre tout puis ce qui passe est si [vite] passé ! Il m'a dit je vais me confesser. Je t'aime ! (Henriette, 8 septembre 1869)

Les filles Chauveau sont choyées par leur entourage et très attachées à leur famille. Claire Desmeules explique bien la place que prend la famille chez les bourgeois au XIXe siècle.

> La bourgeoisie voue un véritable culte à la famille. […] La vie de famille, avec les exigences qui en découlent – respect de la vie familiale au sein du foyer, importance de liens de parenté, création de réseaux d'appartenance etc. – constitue, avec la respectabilité, le fondement même du mode de vie bourgeois[42].

Lorsque Flore est conduite à la Villa Maria par ses parents, elle s'y rend avec tristesse et s'y ennuie terriblement (6 octobre 1856). « Je me suis éveillée bien triste. J'ai pleuré une partie de la journée. Les Religieuses sont bien bonnes pour moi elles ont fait ce qu'elles pouvaient s'imaginer pour m'amuser. » Flore pleure encore toute la journée le surlendemain : « je ne puis manger et je souffre beaucoup du froid les pensionnaires sont allées au sentier je n'ai pas pu me rendre si loin. »

> Le 9, maman est venue me voir ; les religieuses lui ont dit que je ne pouvais pas rester et de m'emmener avec elle. Je suis revenue avec maman et ma tante Éliza et Pierre qui étaient venus me voir. Papa a été un peu désappointé de mon retour. Je suis allée passer la soirée chez mes tantes (9 octobre 1856).

Les personnes les plus proches sont indéniablement les tantes Masse, sœurs de leur mère, avec qui elles partagent beaucoup de temps à peu près pour toutes les activités de leur vie : manger, prendre le thé, magasiner, coudre, veiller, jouer aux cartes et à divers jeux (Flore, 1er février 1857), sans compter les sorties à l'église, au couvent, chez des proches. Parmi ceux-ci, trois dames sont très présentes :

---

41. Poète français (1810-1839), contemporain de Lamartine et de Victor Hugo. Il est l'auteur du *Centaure*, de la *Bacchante* et de nombreux poèmes qui se situent dans l'histoire littéraire à la charnière du romantisme religieux de Chateaubriand et de la « modernité poétique » de Beaudelaire et Mallarmé. Son journal, *Le Cahier Vert* traduit notamment ses interrogations sur sa destinée d'homme et d'écrivain. http ://fr.wikipedia.org/wiki/Maurice_de_Guérin consulté le 28 octobre 2013.
42. John R. Porter (dir.), *Un art de vivre. Le meuble de goût ..., op.cit.* , p. 105.

madame Duval[43], madame Lacombe[44] et madame Cherrier[45], la voisine à Montréal. Les filles, particulièrement Flore, y sont souvent accueillies, seules ou en famille, le jour comme le soir, pour dîner, souper, pour passer la soirée[46]. La musique y est à l'honneur, le chant, la danse, le piano ; par exemple, Flore joue du piano avec une amie (3 juin 1858). On joue assez souvent aux cartes, au whist et au 21 (entre autres, le 31 juillet 1869) et à des jeux comme le Jeu de l'oie (Flore, 17 décembre 1855). En tant qu'amies de leurs enfants, elles sont invitées à des bals d'enfants (Flore, 4 juin 1858) et à des fêtes annuelles telle la Sainte-Catherine.

À la parenté élargie, entre autres des cousines qui rendent parfois visite[47], se greffent des visiteurs assidus, comme le grand vicaire Cazeau et d'autres connaissances et amis. Le milieu dans lequel évolue les Chauveau est composé de notables dont les noms sont récurrents dans les divers écrits de la même époque. Ainsi, les réseaux familiaux, professionnels et amicaux se croisent et sont interreliés par des alliances diverses, des mariages, des complicités professionnelles ou des allégeances politiques. Le cercle de parents, de connaissances et d'amis laissé à Québec trouve son prolongement à Montréal même lorsque la famille Chauveau y est déménagée et ce cercle s'agrandit encore : « Maman a rencontré trois juges : Sir H Lafontaine, le juge Caron et le juge Duval » (Flore, 3 octobre 1856). Certains viennent aussi de Bytown (Ottawa), tel Baby[48] du Haut-Canada. Les Chauveau fréquentent les Papineau ; Flore rapporte que sa mère se rend chez madame A. Papineau le 15 octobre 1856 ; celle-ci invite alors le couple Chauveau pour le

43. Possiblement l'épouse de Jean-François-Joseph Duval, avocat, député et juge. Assemblée nationale du Québec. Histoire: *Dictionnaire des parlementaires du Québec de 1792 à nos jours* [En Ligne]. http://www.assnat.qc.ca/ consulté le 29 octobre 2013. Dans un dépliant fait par le Conseil du statut de la femme intitulé : *Hommage aux femmes sur la ligne du temps à Québec, 400 ans, 400 femmes* : http://www.csf.gouv.qc.ca/modules/fichierspublications/fichier-35-56.pdf , on y lit : Adélaïde Dubuc-Duval : musicienne et protectrice des artistes. Elle tient dans sa demeure un salon réputé et fréquenté par des politiciens, de artistes et des journalistes.
44. Le musée McCord a une photo intitulé Lady Lacombe 1867 ; nous n'avons cependant aucune indication pour déterminer si c'est la même personne.
45. Née Mélanie Quesnel, elle est l'épouse de Côme Séraphin Cherrier ; ils demeuraient au 43 rue Saint-Denis selon l'annuaire Lovell de 1857-1858. Côme-Séraphin Cherrier, avocat, homme politique et homme d'affaires (immobilier), appartient au puissant réseau familial des Viger-Papineau-Lartigue-Dessaulles. http://www.biographi.ca/fr/bio/cherrier_come_seraphin_11F.html consulté le 4 octobre 2013.
46. Par exemple, Flore ira dîner chez madame Lacombe avant d'aller chez madame Cherrier. (26 octobre 1856).
47. Telle que Mlle Moreau de Gentilly (Henriette 2 juin 1866).
48. Louis-François-Georges Baby, avocat, homme politique et juge, http://www.biographi.ca/fr/bio/baby_louis_francois_georges_13F.html consulté le 7 novembre 2013.

lendemain. Dans cette société, certaines invitations sont transmises par billet à la façon de Lady Lafontaine qui apporte une invitation pour passer la soirée avec elle le lendemain (Flore, 17 novembre 1856). En complément aux mentions, souvent imprécises, dans les journaux personnels des filles Chauveau, le *Répertoire numérique du fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau*[49] liste un certain nombre de noms de personnalités connues, surtout du monde politique. On y retrouve, entre autres, René-Edouard Caron dont la fille Joséphine sera une amie des jeunes (Flore, 18 septembre, 4 et 11 octobre 1856) ; Côme-Séraphin Cherrier, leur voisin en vis-à-vis sur la rue Saint-Denis à Montréal et dont la fille Louise sera aussi une proche des filles Chauveau (Flore, 8 décembre 1855) ; d'autres sont des réguliers lors des soirées, visites, vacances, tels les Langevin ou les Tessier[50].

Le réseau de notables qui possèdent une maison secondaire à la campagne favorise des séjours de vacances. Dans le précédent numéro des *Cahiers*, nous avons déjà évoqué le récit de vacances d'Éliza avec Marie-Louise Globensky chez les Papineau[51]. De temps en temps, surtout l'été, l'une ou l'autre est invitée chez des amis de la famille. Flore va quinze jours à Maskinongé et à Saint-Léon avec madame Lacombe et madame Kinton (18 septembre 1856) ; Honorine va rejoindre ses sœurs, Flore et Henriette, avec madame Duval chez les Langevin le 14 août 1869. Henriette écrit : « La maisonnette est fort jolie, l'église encore plus belle, le village charmant. Je me trouve bien heureuse, mais je n'espère pas grand bien pour ma tante à cause que l'air est trop fort. » (5 août 1869) Durant ce séjour, les Taché organisent un pique-nique (22 août) où Honorine a beaucoup de plaisir ; elle vit un moment de liberté, même qu'elle fume une cigarette (24 août). Elle fait la connaissance d'Auguste Hamel[52] qu'elle trouve joli (21 août) et avec qui

49. Josée Pomminville, *Répertoire numérique du fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (P328),* Division des archives de l'Université Laval, août 2010.

50. Les familles Chauveau et Tessier sont unies de plusieurs façons : Elmire Tessier, née le 13 février 1869, petite sœur d'Adèle Tessier et seizième enfant d'Ulric Tessier a comme parrain et marraine Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et sa femme. De plus, Adèle et Alexandre Chauveau se marient en 1871. *Ulric J. Tessier : la bourgeoisie francophone au XIXe siècle* / consulté le 5 novembre 2013, Cimon, Jean. *Ulric J. Tessier : la bourgeoisie francophone au XIXe siècle*, Éditions du Septentrion, Québec, 1997, 257 p. La fille de Marie-Louise Globensky (l'amie d'Éliza) et de son mari le juge Alexandre Lacoste, Yvonne Lacoste épouse le 7 février 1907 Auguste-Maurice Tessier II, fils d'Auguste Tessier et Corinne Gauvreau et donc neveu d'Adèle Tessier et Alexandre Chauveau. Communication de Josée Pomminville, Division des archives de l'Université Laval.

51. *Les Cahiers des Dix*, nº 66 (2012), p. 19.

52. Honorine mentionne qu'ils sont parents. Fils d'Abraham Hamel et Cécile Roy il est possible que le lien soit du côté maternel des Roy.

elle se promène et joue au croquet ; Honorine aimerait bien qu'une relation se développe ; elle vit d'espérance.

L'intensité des activités sociales qui remplissent la vie de la famille Chauveau exige une mise soignée et toujours de circonstance d'autant plus que la belle société de cette époque se préoccupe de plus en plus des façons d'être et de paraître.

Se soucier des apparences

Dans une société réglée où le compromis tient peu de place en matière d'identité, le costume est important et marqueur de convenances. L'achat et la confection de vêtements représentent la majorité des emplettes mentionnées, incluant l'acquisition d'accessoires et de garnitures qui s'avère essentielle car on procède fréquemment à des modifications et des enjolivements pour rajeunir certains items et suivre la mode. Cette pratique de remodelage était courante et permettait de diminuer les frais, ce qui soulageait sans doute le portefeuille de Pierre-Joseph-Olivier dont la situation financière est connue comme étant parfois précaire.

Deux accessoires sont indispensables à cette époque : le chapeau et les gants. Si les gants sont achetés en magasin, la majorité du temps il en est autrement pour les chapeaux et les vêtements féminins. Les modistes sont très sollicitées par la gente féminine. Madame Dennie en est une ; elle est ainsi consignée dans le bottin de Montréal : *dennie, Mrs, millinery and dressmaking*[53] *establishment, 21 Great St-James*[54]. Madame Dennie est la plus fréquentée par la famille Chauveau et plusieurs fois par année. Elle confectionne non seulement des chapeaux, mais différents vêtements dont des robes et des manteaux pour chacune des femmes de la famille. Il est donc courant d'acheter aussi du tissu, des rubans et diverses garnitures dans les commerces spécialisés ou dans les commerces qui offrent une variété de produits comme chez Benjamin où l'on y achète de la soie noire pour un manteau à la mère (Flore, 31 mai 1858), du ruban noir pour passer dans les hauts des robes de Flore (31 juin 1858), des grelots pour mettre à un mantelet blanc « parce que quelques-uns […] se sont brisés sur l'avant » (Flore, 5 juin 1858), ou encore des attaches pour un chapeau vert (Flore, 28 janvier 1857).

53. Modiste et couturière seront confondus peu à peu au profit du terme de modiste, ce mot référant à l'idée de se mettre à la mode, de faire ajuster les vêtements et les chapeaux par les marchandes de mode.

54. BANQ, *Annuaires Lovell de Montréal et sa banlieue (1842-1999)*. Série principale, 1857-1858, p. 91.

La modiste confectionne des chapeaux ou « arrange » ceux que l'on veut rajeunir comme celui de velours vert « qui était rond à Québec » et que Flore fait fermer (Flore, 11 et 20 décembre 1856). Parfois, le remodelage se réalise entre les femmes de la famille. L'une des tantes l'a d'ailleurs effectué pour Flore : elle a « arrangé son chapeau à ravir » après que sa mère ait acheté des fournitures pour transformer son chapeau blanc en violet pour l'automne (25 octobre 1856).

On acquiert aussi des robes du commerce encore chez Benjamin et frères ; une robe de barège[55] noir et blanc pour Flore (Flore, 10 juin 1858). « Maman m'a échangé une magnifique robe …de soie et une robe d'indienne lilas pour moi et une bleue pour maman des robes endommagées par les rats puis des pantalons pour papa » (Flore, 20 juin 1858).

Tous ces achats répondent à des besoins quotidiens sans doute, mais les remarques de Flore et de ses sœurs montrent que plusieurs s'inscrivent particulièrement à des périodes de fêtes ou de changements de saison alors qu'il est important d'être plus spécialement élégantes et d'étrenner, même pour la toute petite Honorine qui « a étrenné sa robe blanche et son mantelet violet et blanc et moi j'ai étrenné ma robe de soie noire à trois volants découpés et j'ai mis ma mante de l'année dernière et mon chapeau de crin » (Flore, 28 mai 1858). « J'ai étrenné une robe de mousseline noire avec des pois blancs et trois volants. » (Flore, 6 juin 1858)

Selon les moments de la journée, on ne porte pas la même toilette. Flore a taché sa robe noire (de Québec) portée le matin et une autre noire pour l'après-midi ; et elle en a encore une plus belle (14 décembre 1855). Flore se change pour aller chez les Cherrier ; elle revêt sa robe de soie bleue de Québec (16 novembre 1856). On remarque ce que porte chacune : « Joséphine Caron était comme toujours la mieux mise elle avait une magnifique robe bleue et des fleurs mises à la manière de Québec[56] » (21 octobre 1856).

Une jolie toilette exige non seulement une mise impeccable, mais aussi des cheveux bien coiffés. Flore garnit les siens de rubans de velours (30 juin 1858), Henriette se frise : « Ce matin j'ai pris un bain et j'ai fait un grand lavage de ma

55. Le *Dictionnaire général des tissus anciens et modernes* de Jean Bezon (A. Lorrain, 1862) définit le barège comme une « étoffe transparente et très légère, dans l'origine toute en laine, et actuellement composée pour l'ordinaire d'une chaîne de soie et d'une trame de laine peignée […] légère à l'aspect crêpé. » D'abord de fabrication française, l'Angleterre en a fait des imitations en lui donnant une chaîne de coton. Il se définit alors selon diverses composantes comme tissu très léger à trame de laine et chaîne de soie ou en tissu de coton à l'aspect pelucheux.

56. Nous n'avons pas d'indications pour comprendre « à la manière de Québec ».

Flore Ch. 10520

Flore Ch. Livernois

Flore Masse-Ch. 18435

Henriette Ch. 3955

« On se fait tirer le portrait » (Henriette 30 juin 1866) chez Livernois à Québec, Archambault ou Desmarais à Montréal*. Photos UL et McCord.

* Les photographies déposées dans le fonds d'archives de la famille Chauveau sont rarement identifiées avec précision. Des indices et des recoupements nous ont amenée, avec l'aide de Josée Pomminville que je remercie, à identifier celles ici retenues.

Henriette Chauveau (1870)
Archives Musée McCord

Mlle Chauveau (1871)
Archives Musée McCord

Éliza Chauveau (1864)
Archives Musée McCord

Éliza Chauveau devenue
sœur Sainte-Florine (1868)
Archives Musée McCord

tête ce qui m'a obligée à avoir mes cheveux en papillotes tout la journée. » (samedi 4 août 1866) et la benjamine Honorine se fait couper les cheveux le 23 juillet 1869 ; elle a 15 ans.

Écrire un journal : un devoir, un apaisement ou un retour sur soi

Écrire son journal fait partie de l'éducation et de la discipline à acquérir, c'est un devoir[57]. Une assiduité déficiente mérite explication : « Il y a quelques jours que je n'ai pas écrit mon journal. Chose assez rare depuis un an. Mais je dois dire ici que ce n'est pas la paresse qui m'a empêché d'écrire mais bien le papier qui m'a manqué. » (Henriette, 18 janvier 1866). Henriette veut « garder une mémoire », d'abord pour sa sœur Éliza, partie pour devenir religieuse. Lorsqu'Henriette entame son journal le mercredi 13 décembre 1865, elle dit commencer « un compte rendu exact des événements qui viennent prendre place dans le cours si rapide de mes jours » ; elle ajoute « Et puisque je ne puis plus comme autrefois t'en faire part de vive voix tous les soirs je veux au moins les écrire ici pour toi afin que s'il t'est permis tu les puisses lire plus tard. » Henriette s'adresse d'ailleurs explicitement à Éliza : « Comme tu le vois » (Henriette, 16 mai 1866). Débute ainsi son journal méthodique :

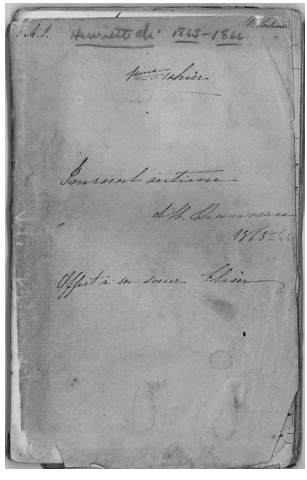
> d'abord visite […], ensuite après avoir fait une petite station ici je me suis rendue à ma chère Académie et là j'ai vu ma tante Ste Marie Thérèse qui m'a renvoyée ici pour lire quelque chose à maman de toi et puis je suis retournée au couvent où j'ai fait une bien bonne avant-midi […]. L'après-midi nous nous sommes exercées pour la pièce de la fête de Noël les filles de Clovis ma tante St-Gabriel l'a entendue. Voilà à peu près tout ce qui s'est passé .

En cela, le journal d'Henriette rejoint les propos de Philippe Lejeune : « L'objectif du journal est de garder une mémoire, pour soi-même ou pour les autres, d'une pensée qui se forme au quotidien dans la succession des observations et des réflexions[58] ». Même si Henriette pense qu'elle n'apprendra rien de nouveau à

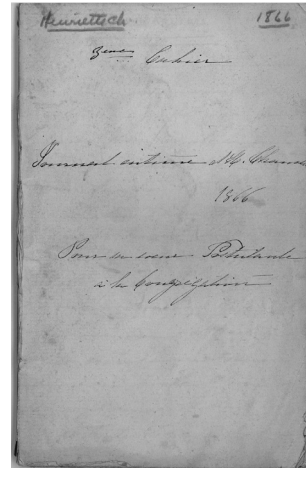
57. En 1808 et 1810, Marc-Antoine Jullien dit de Paris, disciple de Robespierre, publie plusieurs ouvrages sur l'éducation, particulièrement *Essai sur l'emploi du tems ; ou, Méthode qui a pour objet de bien régler sa vie, premier moyen d'être heureux ; destinée spécialement à l'usage des jeunes gens de 15 à 25 ans*. Rémi Hess s'y réfère abondamment dans son livre déjà cité sur la pratique et l'histoire du journal personnel.

58. Cet objectif du journal est un avis partagé par tous les chercheurs sur le sujet. L'expression retenue ici est de Rémi Hess, *op. cit*. p.1. Philippe Lejeune a posé directement la question : « Pourquoi tient-on un journal intime ? Pour y noter ses amours, ses chagrins, ses résultats scolaires. Pour trouver un guide à sa vie. » « Cher cahier… » Témoignages sur le journal personnel recueillis et présentés par Philippe Lejeune. Paris, Gallimard, 1989, p.11.

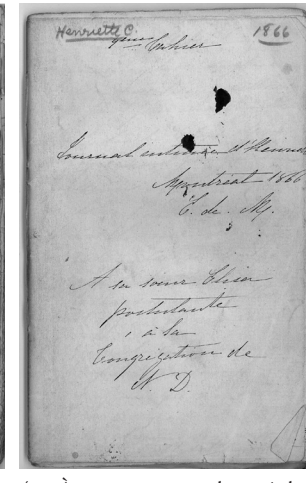
Pages couvertures de quelques cahiers d'Henriette dédicacés à sa sœur Élisa*



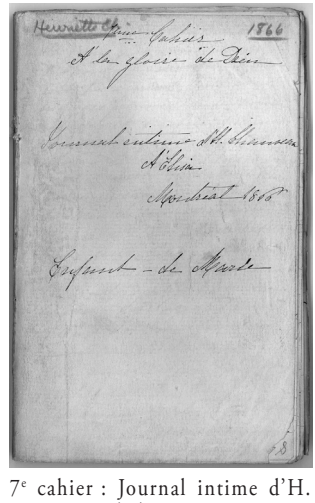
1er cahier d'Henriette (1865-1866) dédicace « offert à sœur Élisa »



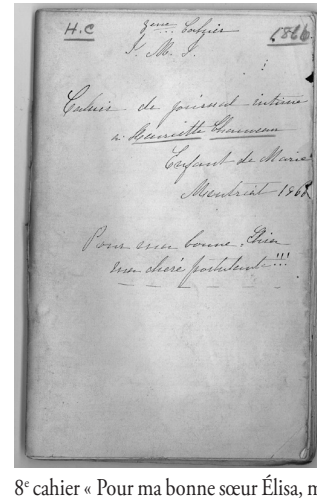
3e cahier précise « Pour ma sœur postulante à la Congrégation »



4e « À ma sœur postulante à la Congrégation de N.D. »



7e cahier : Journal intime d'H. Chauveau. « À Élisa Montréal 1866 et Enfant de Marie »



8e cahier « Pour ma bonne sœur Élisa, ma chère postulante !!! »

* Henriette écrit le prénom de sa sœur avec un s.

Éliza, elle écrit pour elle quand même : « Ce que je pensais à dire aujourd'hui te semblerait […] la même chose que ce qui s'est passé hier quoique cela ne soit pas pareil en réalité, mais je veux toujours te dire, après tout tu connais ce que c'est qu'une vie d'élève » (20 décembre 1865).

En raison de la pratique et des réflexions religieuses omniprésentes, le journal d'Henriette peut se confondre, de prime abord, avec celui de sa sœur Éliza. Par chance, les pages titres de certains cahiers sont dédicacés à Éliza. Si Flore s'ennuie d'Olympe, Henriette se désole d'avoir « perdu » Éliza de deux ans son aînée. Les liens sororaux sont ainsi dévoilés. « Nous vivons dans le plus grand luxe d'amusements, de toilettes, de société distinguée, de bonheur apparent et cependant rien de cela moi je le sens ne peut remplir nos cœurs. Dieu seul ! » (Henriette, 21 octobre 1869)

Henriette déplore qu'Éliza soit retirée du monde, elle ne l'accepte pas et exprime le fait qu'elle soit privée d'une confidente et de sa sœur avec qui elle vivait, semble-t-il une complicité étroite. Dans son journal, elle écrit vouloir lui « parler comme avant » (14 décembre 1865), commence sa journée par « une longue visite à la communauté chez toi » avant d'aller acheter deux petites poupées de porcelaine « que nous avons habillées l'une en bleu et l'autre en rose toutes deux destinées à orner l'arbre de Noël. » L'après-midi, elle continue ses courses et est allée « faire [sa] visite au Saint-Sacrement ». Non seulement elle exprime son manque à elle, mais aussi celui de sa mère : « Maman s'est beaucoup beaucoup ennuyée de toi. C'est le premier dimanche que l'on ne te voit pas depuis que tu es entrée ; nouveaux sacrifices à offrir à Dieu pour t'obtenir la persévérance (dimanche 18 décembre 1865).

Le journal est clairement un confident ; dans une société où tout n'est pas bon à dire, les petits cahiers accueillent des secrets et des réflexions bien qu'il en coûte parfois de les exprimer. Il plaît à Henriette de se confier à son journal, c'est même un besoin pour elle de le faire : « Il me faut décrire la joie assez étrange que j'éprouve en illuminant [?] mon journal. Il me manque toujours quelque chose il me semble quand je ne confie pas à des pages belles et blanches pures et discrètes des mille petits secrets de ma vie. » (18 janvier 1866). Le 19 juillet 1869, Henriette commence un nouveau cahier :

> Les feuilles ne sont pas encore nouées et cependant je commence un nouveau cahier ce soir à 10 heures afin de pouvoir le relire plus tard que trois gouvernements nous ont fait l'honneur de venir chez nous aujourd'hui. Expliquons en peu de notes le tout- Sir John Young Gouverneur général et Lady Young visitaient les Ursulines aujourd'hui et avaient pour suite le Lieutenant-gouverneur Narcisse Belleau et Lady Belleau aussi le Gouverneur Hincks. Toute la société distinguée de Québec les

> suivait. De plus nous avons donc visité le cloître, vu le monastère et les cellules. Oh si je pouvais parler à cœur ouvert de tout cela, mais revenons au but de ma note un peu remplie de ce qu'on nomme vaine gloire. La visite de ces hauts personnages et de toute leur suite de gens sont venus prendre des glaces à la maison après la cérémonie.

Henriette garde ses sentiments pour elle sans même les livrer à son journal ; craignait-elle que quelqu'un le lise ? Elle souhaite surtout faire une « note », question de consigner l'événement pour l'avenir. « Transmettre ces informations s'inscrit dans un projet qui prend en compte le temps, la temporalité. On écrit aujourd'hui, mais en pensant à demain. » souligne Philippe Lejeune[59]. La pratique du journal s'inscrit dans les manières de vivre, mais pour écrire, il faut pouvoir y consacrer du temps ; les jeunes filles de cette époque le prennent généralement, même si parfois elles doivent s'interrompre ou remettre à plus tard : « Je n'ai pas le temps de faire mes réflexions sur cette journée car le linge est arrivé et il faut que j'arrange mon tiroir. Adieu pauvre Élisa ! » (Henriette 16 décembre 1865). Pour Honorine aussi, son journal est le lieu de quelques confidences intimes : « Aujourd'hui je n'ai pas vu Auguste Hamel. J'espère que si je pars pour Montréal j'espère qu'il se souviendra de moi. Ma peur est qu'il soit trop jeune pour moi car il est encore au Séminaire. Il est vrai que je n'ai pas fini mes études non plus. J'espère toujours un peu » (Honorine 28 août 1869).

Le journal porte à l'introspection. Les lectures d'Henriette – de Maurice de Guérin – l'amène à s'inquiéter d'elle-même en pensant à l'un des personnages qu'elle considère un modèle : « Je remarque en moi de mes qualités que celles qui brillent chez elle mais je remarque aussi les défauts qui dans moi gâtent tout et dont la seule absence chez elle fait tout fructifier. Elle étudiait et elle aimait. Ces deux facultés je les ai eues en moi, mais je ne les ai pas cultivées ! Est-ce trop tard ? » (29 août 1869).

Cultiver sa grandeur d'âme et servir, être utile, voilà un souci qu'expriment Henriette et Honorine. Le 31 juillet 1869, celle-ci écrit : « dernier jour du mois encore un mois d'écoulé Oh que la vie passe vite et qu'ai-je fait pendant ce mois qui pourrait servir dans l'autre monde ? »

> Oh ! mon Dieu ! quelle journée à part ! quelle journée singulière. Si je marque les faits, ils sont si nombreux que je ne pourrai y joindre le récit de mes impressions et c'est justement cela que j'aimerais à conserver. Tous ces sentiments divers, ces idées de mille couleurs qui se sont formées aujourd'hui en moi. (Henriette, 21 juillet 1869)

59. Philippe Lejeune, *op.cit.,* 1989, p. 15.

On sent chez ces jeunes filles un déchirement et une hésitation entre jouir des plaisirs de la vie et sauver son âme : « Mon pauvre cœur si porté aux plaisirs quels qu'ils soient a désiré être à cette grande réjouissance [un grand bal], mais il y avait là pour le convertir la foi et l'amour qui l'ont fait revenir à sa place. » (Henriette, 21 juillet 1869). Même en vacances, Henriette a besoin de pouvoir s'arrêter, de s'élever de la vie concrète et du tourbillon social qui l'emporte malgré elle : « Hier nous avons vécu dans l'eau et sur l'eau et la journée s'est passée comme un rêve sans que nous nous en apercevions. Je n'aime pas ce tourbillon de plaisirs, d'amusement qui nous donnent à peine le temps de sentir notre existence. » (20 août 1869)

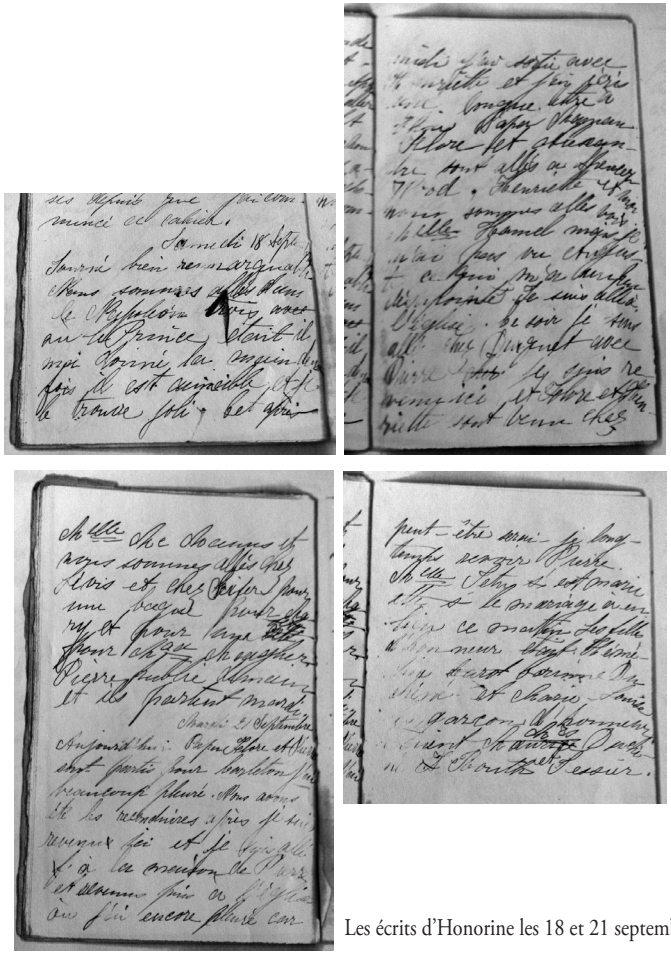
1869

Alors qu'Honorine, avoua dans son écrit de 1876[60] avoir brûlé plusieurs cahiers de son journal ne gardant que du lundi 26 juillet 1869 au mardi 21 septembre de la même année, Henriette poursuit le sien. Des quelques mois pour lesquels nous avons les journaux des deux sœurs, seuls six jours sont communs. Ni Henriette, ni Honorine n'écrivent tous les jours à cette période.

Le 26 juillet, un dimanche, commence pour les deux par les dévotions dominicales et la communion. Henriette et Honorine notent que Mary, la fiancée de Pierre, est malade. Seule Honorine rapporte que Pierre ne va pas bien non plus « par sympathie pour Mary » ; Henriette n'en écrit mot. Elle insiste plutôt sur la nervosité de sa future belle-sœur qu'elle trouve intéressante et jolie. Elle implore Dieu que son frère l'aime toujours. Les propos d'Henriette accordent plus d'importance à Mary ; ceux d'Honorine, un peu plus à Pierre et rapportent plus d'occupations de toute la journée, notamment avec Mary et sa sœur aînée Flore. Il faut préciser qu'Honorine mentionne en fin de journée qu'Henriette est malade ; peut-être est-ce la raison du bref propos dans le journal de cette dernière. Les 5 et 13 août, les deux sœurs sont séparées, l'une à Kamouraska, l'autre à Québec ; d'ailleurs Honorine dit écrire à Henriette. Leurs journaux sont donc sans rapport. Le 30 août, Henriette qualifie sa journée de « bien commune » et rapporte peu d'activités alors qu'Honorine rend compte d'une journée bien remplie ; seul point semblable, la mention d'une émeute à la basse-ville. Seuls les récits des 18 et 21 septembre présentent des similitudes dans l'énoncé des événements qui sont exceptionnels. Le parallèle est intéressant, d'une part pour confronter le compte rendu et, d'autre part, pour saisir la perception de chacune.

60. Récit reconstitué des derniers jours de sa mère, décédée le 24 mai 1875.

Les écrits d'Henriette les 18 et 21 septembre 1869.



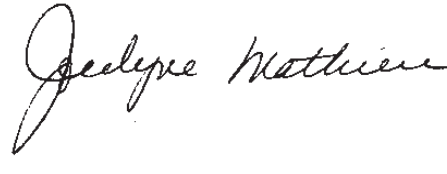
Les écrits d'Honorine les 18 et 21 septembre 1869.

En cette année 1869, Henriette introduit William Scott Glendonwyn dans son journal ; il deviendra son mari l'année suivante. Une simple mention de sa présence le 1er août précise qu'il est Écossais ; à ce moment, il ne semble pas occuper une place importante dans sa vie. Le 18 septembre, elle rapporte que Glendonwyn invite son père, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, chez Sir John Young. Le 24 septembre, en revenant d'une sortie avec Flore, elle le rencontre : il « revenait définitivement du camp de Beauport avec armes et bagages, il était en petite tenue et il a arrêté son cheval pour nous parler » (Henriette, 24 septembre). De doux sentiments semblent s'installer assez rapidement car le 25, elle débute son journal par : « Mes pensées ont été pour Glendonwyn aujourd'hui. Cependant, tout le monde l'a vu excepté moi. » Le 27,

> il est venu cet après-midi […] Oui, je crois qu'il m'aime. Nous avons fait deux tours dans la rue St-Jean et une station à la maison. Ce soir nous sommes allés toute la famille manger des huîtres chez Pierre. Il est sensé venir…qu'il était beau dans son costume, son uniforme rouge, or et blanc. Puis en revenant, combien il a paru m'aimer !

À 19 ans, Henriette épousera William-Ronald-Scott Glendonwyn, 25 ans, Lieutenant du 69e Régiment, en la basilique Notre-Dame à Québec, le 17 décembre 1870. Henriette décèdera abruptement aux Bermudes où son mari avait été envoyé par son régiment, un mois seulement après son mariage.

* * *

Les filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et de Marie-Louise-Flore Masse paraissent, tout compte fait, assez sages et conventionnelles. Elles baignent dans un univers où le public laisse peu de place au privé bien que l'époque favorise une montée de l'individualisme et un espace à soi. Flore, l'aînée, paraît la plus mondaine, celle qui s'avère le premier témoin de la vie familiale à laquelle elle participe activement. Éliza est vite exclue du portrait, ayant choisi très jeune, à 15 ans, de se retirer pour devenir religieuse chez les Dames de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal. Son journal, sur quelques mois seulement, rapporte surtout ses activités scolaires et religieuses. Henriette livre un journal riche d'informations et de réflexions ; elle écrit assez bien et, par ses introspections, elle rejoint un peu le journal connu d'Henriette Dessaules. Quant à Honorine, il est bien désolant qu'elle ait détruit une grande partie de son journal parce que celui de l'année conservée, 1869-70, est fort intéressant. Les quelques extraits écrits les mêmes jours par Henriette et Honorine donnent un aperçu des priorités et des perceptions de chacune ; il semble extrêmement rare que le journal de deux sœurs puisse être lus en parallèle.

Les sœurs Chauveau montrent une mise à distance de soi nuancée et variable de l'une à l'autre, selon leur âge respectif. Leurs informations et réflexions et leurs questionnements sont beaucoup en lien avec la religion ; elles reflètent néanmoins une certaine société du XIXe siècle au Québec. Par leurs journaux, les filles Chauveau, ont encore beaucoup à révéler… peut-être les croiserons-nous à nouveau sur notre chemin.